VIII

L'APOLOGIE DE POMPÉE PAR LUCAIN AU LIVRE VII DE LA *PHARSALE*

PAR M. RAMBAUD

Maître de conférences à la Faculté des lettres de Lyon

SOMMAIRE. — *Le livre VII de la Pharsale contient une apologie de Pompée qui est une réplique à la propagande césarienne. Le récit insiste sur les aspects opposés des personnages et de l'action et modifie les relations des événements entre eux. Les idées développées s'y prêtent un mutuel appui : déclin de Rome, modération de Pompée, fureur de César. Dans la défaite, Pompée devient un sage stoïcien — intervention originale de Lucain —, encore que le poète n'ait pas maintenu constamment son héros à cette hauteur. L'exemple du livre VII, qui fait écho à la présentation historique de César, permet de dégager la notion de déformation compensatrice.*

L'importance du livre VII de la *Pharsale* n'est pas à démontrer. On peut y reconnaître un sommet poétique auquel s'éleva Lucain par son opposition teintée de pessimisme à l'esthétique et à la vision du monde de Virgile[1]. Mais cette épopée est histoire également, et l'on doit se demander si l'élan poétique n'a pas été provoqué par la matière, si difficile qu'elle obligea le poète à un effort singulier de réflexion morale et de composition littéraire. La bataille de Pharsale fut un moment décisif des guerres civiles, et quiconque voulait en traiter en tenant à l'idéologie républicaine se voyait obligé d'excuser l'échec et la chute du grand Pompée. Un parti politique a toujours besoin de héros, surtout dans l'opposition, et ne peut pas se soutenir s'il garde du plus grand de ses champions un souvenir dérisoire. Le nom de Cn. Pompeius Magnus devait rappeler un exemple, une tradition, un héritage de forces spirituelles.

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que César n'ait pas cherché à vanter le vaincu pour rehausser sa victoire. Ce mobile avait pu,

1. A.-M. Guillemin, *L'inspiration virgilienne dans la Pharsale*, *Rev. des Études latines*, 1951 (XXIX), p. 214-227 ; voir aussi C. Hosius, *Lucan und seine Quellen*, *Rheinisches Museum*, N. F., XLVIII, 1893, et Richard T. Bruère, *Lucan's Cornelia*, *Classical Philology*, 1951 (XLVI), p. 221 sqq., nombreuses correspondances avec Ovide.

parmi d'autres, l'inciter à exalter sans faveur les personnages d'un Arioviste, d'un Ambiorix et d'un Vercingétorix. Mais, bien différente, si l'on ose dire, par l'inspiration, de la guerre des Gaules, la guerre civile n'avait rien d'une entreprise de conquête et d'aventure, bonne pour un proconsul qui veut acquérir des moyens d'action et faire ses preuves ; elle posait aux belligérants des problèmes d'un autre ordre, et celui de la propagande n'était pas un des moins subtils. D'ailleurs, l'intention de César paraît dans son troisième livre *De bello ciuili*, où il a soigneusement travaillé à rabaisser le personnage de Pompée et à le conduire par degrés dans ce petit bateau où il se fera assassiner, « nauiculam paruulam ». L'emploi de deux diminutifs accolés, si exceptionnel dans la langue des *Commentaires*[1], suffirait à prouver la tendance de l'écrivain, mais elle se manifeste dans ce passage (3, 92) où, sous prétexte d'expliquer la défaite du vaincu, il détaille complaisamment ses fautes de commandement. Cette propagande, dont César avait entouré la mémoire de son adversaire tombé et dont le *Bellum Ciuile* n'est qu'un résumé partiel, atteignit ses buts. Elle explique certains ralliements, certaines soumissions comme celle de Cicéron, finalement persuadé de la nullité de Magnus : « uir ille summus, nullus imperator[2] ».

Inversement, Lucain a voulu relever cette réputation. On a souvent disputé pour savoir qui était le véritable héros de son épopée, César? Caton? Pompée? Rome peut-être? ou la Guerre[3]? Au livre VII, où d'ailleurs le chef de l'armée sénatoriale va céder la place à la Libertas (v. 696), nul doute que ce héros ne soit Pompée.

1. R. Frese, *Beiträge zur Beurteilung der Sprache Caesars mit besonderer Berücksichtigung des Bellum Ciuile*, dissertation, München, 1900, p. 54-55 ; sur la façon dont César a ravalé le personnage de Pompée, Michel Rambaud, *L'art de la déformation historique dans les Commentaires de César*, thèse, Paris, 1952, p. 352 sqq. Nous y renverrons par les mots *Déformation historique*.

2. *Fam.*, VII, 3, 2 (2 mai 46), cf. J. Carcopino, *Les secrets de la correspondance de Cicéron*, Paris, 1947, II, p. 96.

3. On trouvera résumées les discussions sur le héros de la *Pharsale* chez Eva Mathews Sanford, *Lucan and Civil War, Classical Philology*, 1933 (XXVIII), p. 121-127, et chez R. J. Getty, *M. Annaei Lucani De Bello Ciuili Liber I*, Cambridge, University Press, 1940, p. XXIV-XXIX. — Dans cet article, nous utilisons les éditions suivantes auxquelles nous renvoyons pour la critique du texte : A. Bourgery, *Lucain, La guerre civile (La Pharsale)*, collection Guillaume Budé, Paris, 1926 et 1929 ; A. E. Housman, *M. Annaei Lucani Belli Ciuilis Libri Decem*, Oxford, Blackwell, 1950, 2e édition. Nous désignons le poème de Lucain par le titre usuel de la *Pharsale*, qui a ici le grand avantage d'éviter les confusions de références avec les *Commentaires* de César.

Tel est le parti pris, honnête sans doute, mais reconnaissable et même déclaré (v. 168-169, 205-213 ; cf. 217, 386, 411, 415 sqq.).

Défendant ce héros, Lucain répliquait à César ; racontant l'histoire de la guerre civile, il rencontrait une tradition qu'il lui fallait utiliser. Problème de la position de Lucain par rapport aux ouvrages historiques antérieurs et des rapports de son œuvre avec eux ; problème obscur, tant il a disparu de textes, et dont les données demeurent, avec une partie de la littérature latine, inconnues. Néanmoins, depuis la dissertation de Baier, qui fit époque[1], et depuis le travail plus étendu de Pichon, qui en a repris et confirmé la thèse en discutant les ouvrages parus dans l'intervalle[2], on peut tenir pour établi que la source principale de l'épopée fut l'histoire de Tite-Live.

On ne saurait pourtant affirmer qu'elle fut unique, et d'ailleurs elle apportait par nécessité des éléments empruntés. Mais si grande que soit la part de Tite-Live, et quoiqu'il ne faille pas exclure l'apport direct ou indirect de sources secondaires, le récit du livre VII coïncide avec celui du *Bellum Ciuile*, et non seulement pour la disposition des faits, mais de façon profonde : jusque dans le détail et par les intentions, cette apologie de Pompée réplique à la propagande de César et à ses déformations historiques. Lucain a fait un travail d'orientation inverse, mais analogue.

* * *

C'est un accommodement de l'histoire qui, sans altérer l'exactitude matérielle des faits, en modifie l'apparence et la signification. Les récits de la prise du camp pompéien en fournissent un exemple assez clair parce qu'il est un peu extérieur à la bataille. Pour César, c'est d'abord une occasion de faire valoir ses qualités d'entraîneur d'hommes, puisque après les fatigues du combat, et en pleine chaleur, il obtient de ses troupes un effort supplémentaire et un succès (*Bellum Ciuile*, 3, 95, 1-2), l'occasion ensuite de dénoncer la mollesse et le luxe des Pompéiens dont on saisit les preuves (*Ibid.*, 96, 1-2). Lucain retourne la signification des mêmes

1. G. Baier, *De Liuio Lucani in carmine de Bello Ciuili auctore*, dissertation, Breslau, 1874.

2. R. Pichon, *Les sources de Lucain*, Paris, 1912 ; cf. H. Frère, *Recherches sur les sources historiques de la Pharsale*, *Mélanges d'archéologie et d'histoire publiés par l'École française de Rome*, 1910 (XXX), p. 155-191, qui confirme l'utilisation de Tite-Live en ce qui concerne le siège de Brindes.

faits : César a entraîné plus loin ses légions? C'est qu'il était las de massacrer, et il n'y a pas eu grand'peine, tant ses hommes étaient avides de pillage (v. 735 sqq.). Quant aux richesses trouvées dans le camp, elles ne prouvent pas la rapacité des Pompéiens ; c'était un trésor de guerre (v. 753 sqq.), insuffisant à rassasier la cupidité des Césariens, et le pillage fait voir qu'ils étaient, eux, mûs par cette passion. Ils trouvent des lits moelleux où se vautrer? Assassins, ils ont pris la place de leurs victimes et ne connaîtront sur ces couches qu'un sommeil agité de remords (v. 760 sqq.).

Autre exemple, plus clair encore et plus détaché, de la bataille. Le *Bellum Ciuile* rapporte que Pompée en fuite ne s'arrêta pas à Larissa (3, 96, 3-4) et qu'il ne resta pas à Amphipolis où, pourtant, on put lire un décret de mobilisation portant son nom (*Ibid.*, 102, 2) ; il ajoute que les habitants et les citoyens romains d'Antioche (*Ibid.*, 102, 6) ne voulurent pas l'accueillir. Voilà donc une sorte de plébiscite d'impopularité, l'inverse d'un thème que César développait volontiers dans son intérêt[1] : la fuite apparaît comme un divorce entre Magnus et Rome. César a omis le conseil de guerre tenu à Syhédra et dont il dut être informé, comme d'autres actions de l'ennemi, après la guerre (*v. g. Ibid.*, 86, 1). Il cache que son adversaire avait encore des ressources et des plans pour faire croire sa victoire si grande que le vaincu n'avait plus qu'à se laisser assassiner misérablement. Tout au contraire, Lucain s'est gardé de mentionner l'opposition rencontrée à Antioche, mais il a traité plus longuement du passage à Larissa pour montrer que Pompée ne fuyait pas si follement, qu'il aurait pu résister en organisant d'autres forces (v. 712 sqq.) et qu'il n'avait jamais été si populaire (v. 726-727). Ce qui permet de mieux mesurer l'importance du début du livre. Par une compensation préalable, le poète s'est efforcé de montrer avant la défaite quels étaient les liens d'affection qui unissaient Pompée et le peuple romain.

Telle est la méthode : César omet une particularité, Lucain une autre, et les mêmes indications importantes reparaissent dans le *Bellum Ciuile* et dans la *Pharsale*, mais avec des significations contraires. Cette correspondance et cette opposition sont reconnaissables tant dans l'organisation du récit que dans l'argumentation constituée par le poète pour la défense de son héros.

Est-il pour un général plus grande faute que de se décider à la

1. Cf. *Déformation historique*, p. 272-283.

bataille où il trouvera la défaite? Aussi l'apologie de Pompée exigeait-elle qu'on expliquât sa fatale détermination. Les raisons que le *Bellum Ciuile* lui a prêtées sont probablement fausses ou faussées, mais elles possèdent tous les avantages de la clarté, de la logique et de la vraisemblance. A en croire le troisième livre de ces *Commentaires*, Pompée fut influencé par les exigences de ses compagnons et de ses subordonnés, que pressaient le désir d'en terminer et aussi la cupidité, car ils brûlaient de saisir, avec la capitale, magistratures, honneurs et richesses (82, 2-83, 4 ; 86, 1) ; ce grand capitaine fut de plus entraîné par une excessive confiance dans ses plans (86). En guidant le personnage jusqu'à ces hautes prétentions et à ces espérances exaltées, César prépare l'effet de sa chute. En outre, pour mieux remplir ce dessein, il a redonné, à la façon de l'historiographie antique, deux discours, et en y attachant une importance remarquable, puisqu'il les a traités au style direct. Le premier (*Ibid.*, 86, 2-4) est prêté à Pompée, qui expose son plan de bataille en promettant aux siens une victoire facile, économique même. Le second est attribué à Labiénus (87, 1-4), qui renchérit sur ces promesses et garantit que l'armée césarienne sera sans force. La tendance du mémorialiste apparaît plus distinctement encore dans les quelques phrases semi-narratives qui suivent les discours : Pompée invite ses auditeurs à ne pas décevoir son *opinio* (86, 5) ; c'est dire qu'il est sûr du succès. Labiénus jure de ne rentrer au camp que vainqueur, et Pompée prête le serment à sa suite, s'abaissant ainsi devant un de ses officiers qui aurait dû plutôt jurer suivant ses termes à lui, Magnus (87, 5-6). Or, Labiénus, battu, se sauva jusqu'à Dyrrachium, et Pompée ne rentra au camp que pour mieux s'élancer dans cette fuite éperdue que le narrateur se complaît à détailler, impitoyable. Suivant une intention générale de rapetisser, de ridiculiser, qui paraît évidente, un tel récit est calculé pour porter le lecteur à juger sévèrement Pompée, en raison de son manque d'autorité et de sa présomption.

Tout comme César, Lucain explique la décision de Pompée par les exigences des Pompéiens, et il complète l'explication en insérant, comme César, deux discours dans son récit. Seulement, il insiste bien autrement sur les réclamations qui contraignirent le héros à livrer bataille. A suivre le déplacement d'une indication de détail, on en trouve la preuve. C'était aussitôt après la jonction de Pompée et de Scipion (*Ibid.*, 82, 2) que le *Bellum Ciuile* mention-

nait ces récriminations des partisans du sénat qui reprochaient à leur généralissime sa lenteur et sa prudence. Que ce mouvement d'opinion se soit manifesté une semaine avant Pharsale, rien de plus probable, mais, rapporté en cette place, il n'apparaît pas comme l'explication immédiate de la décision prise par Pompée. Lucain a procédé tout au contraire : dans une sorte de tableau du camp pompéien au matin de la bataille, il a accumulé tout le détail qui rend sensible l'agitation d'une armée pressée d'en finir au point de faire une sorte d'émeute autour du prétoire (*Phars.*, VII, 45 sqq.). A ces réclamations, à ces grondements s'ajoutent les plaintes des princes étrangers qui sont venus avec les renforts de contingents alliés. Tout donne à croire que si Pompée n'avait pas cédé, il eût vu se disperser les forces confiées à son commandement ; par conséquent, ses responsabilités paraissent très diminuées. Or, c'est seulement là (*Ibid.*, 52 sqq.) qu'avaient été introduites les critiques des Pompéiens contre leur chef, servant en ce lieu à son apologie. Encore le poète a-t-il pris soin de réfuter aussitôt le reproche d'ambition qui pourrait rester attaché à son héros ; les dieux qui poussent les humains dans l'erreur leur inspirent des accusations injustes contre l'homme de bien qui aurait pu les retenir :

> Hoc placet, o superi, cum uobis uertere cuncta
> Propositum, nostris erroribus addere crimen. (*Ibid.*, 58-59.)

Cette réflexion pessimiste de moraliste contribue à l'apologie, mais dans cet arrangement les critiques des Pompéiens, tout en justifiant la décision de Pompée, se trouvent réfutées, tant par le contexte que par la catastrophe qu'elles vont entraîner. Il reste qu'un vrai chef de guerre aurait dû montrer plus d'autorité et, au besoin, employer des licteurs pour tenir tête à l'indiscipline des hommes et à la ruse des dieux. Ici intervient le discours de Cicéron.

Que cette situation créée par un poète historien est donc curieuse ! Il ne pouvait ignorer que son orateur ne fut pas à Pharsale, mais qu'avec Caton et Varron il était à Dyrrachium[1]. Pourquoi réserver ce rôle à Cicéron? Point de raisons esthétiques à cette mise en scène, et le discours qu'on lui prête n'est pas long (*Phars.*, VII,

1. Textes probants : Cic., *Fam.*, IX, 18, 2 : « in acie non fui » ; *De diu.*, I, 32, 68, et II, 55. Citations curieuses chez Baier, p. 45 ; cf. Pichon, *ib.*, p. 136 ; J. Van Ooteghem, *Pompée le Grand Bâtisseur d'Empire*, Académie royale de Belgique, Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques, *Mémoires*, XLIX, 1954, p. 620, n. 2. Cf. Malcovati, *Lucano e Cicerone*, *Athenaeum*, XXXI, 1953, p. 288-297.

67-85), mais le choix présentait à coup sûr un avantage. S'il fallait un orateur dans une construction qui devait répliquer à celle de César, Labiénus, on l'a vu, était à exclure ; et tout autre officier aussi, car — Plutarque (*Pompée*, 67), qui paraît confirmer César sur ce point, le précise — Caton, tête d'un véritable mouvement d'opposition, avait été laissé à Dyrrachium exprès, et au camp Domitius Ahenobarbus, Favonius, Afranius se répandaient en vives critiques. Choisir Cicéron était donc de l'excellente déformation historique, avec déplacement et réduction de la vérité gênante : les récriminations rejetées auparavant se trouvent résumées sans nom d'auteur, et la pression qui finalement déterminera Pompée est attribuée non pas à un militaire dont il aurait dû se faire obéir, mais à un civil. De tels avantages paraissent toutefois accessoires ou, si l'on préfère, négatifs. Sur le fonds, une certitude : la fin à laquelle tend ce surprenant agencement historiographique. Auparavant, Pompée n'avait pas cédé au tumulte. Après le discours de Cicéron, il réplique par un autre discours (*Ibid.*, 87-123) qui, pareil à une tirade tragique et ne s'adressant pas seulement à l'interlocuteur, dépasse le cercle des comparses pour atteindre le public. Il expose longuement sa manière de voir, il dégage sa responsabilité ; enfin, il cède. Et devant quels arguments que n'auraient employés ni un Labiénus, ni un Domitius ou un Afranius?

Au début (*Ibid.*, 68-71), le ton suppliant de Cicéron n'est que *captatio beneuolentiae*, puisqu'il va se faire plus dur ; reprocher à Pompée sa lenteur et lui rappeler sa célérité de naguère n'était pas nouveau (*Ibid.*, 73-74), mais voici que l'orateur rappelle au généralissime qu'il défend la cause du sénat et que l'armée pourrait bien partir à l'attaque en le laissant tout seul (*Ibid.*, 76 sqq.). Là réside l'essentiel de cette harangue comminatoire : ces deux idées sont reprises dans la péroraison, et pareillement liées :

> Vibrant tela manus, uix signa morantia quisquam
> Exspectat : propera, te ne tua classica linquant. (*Ibid.*, 82-83.)

En somme, l'armée, qui appartient au sénat, ne doit pas d'obéissance absolue à Pompée ; article capital pour la défense de sa mémoire ! Il y a plus ; dans la transition entre les deux discours, Lucain montre l'effet produit sur Pompée :

> ... Ingemuit rector sensitque deorum
> Esse dolos et fata suae contraria menti. (*Ibid.*, 85-86.)

Non seulement ces vers rappellent au moment opportun que Magnus est la victime du destin, mais le titre qui lui est donné marque de la façon la plus claire que, ni dictateur ni général en chef, il est une sorte de président de la république aux armées. Lucain, d'ailleurs, le lui a fait dire :

> Res mihi Romanas dederas, Fortuna, regendas... (*Ibid.*, 110.)

Dans cette perspective, certaines tournures du livre VII semblent faire allusion à une réalité politique précise. Et, d'abord, ce passage du discours de Cicéron qui suppose la subordination des pouvoirs de Pompée à ceux du groupe de sénateurs présents en Épire et en Thessalie :

> Si duce te iusso, si nobis bella geruntur,
> Sit iuris, quocumque uelint, concurrere campo. (*Ibid.*, 79-80.)

On a compris, non sans raison, *duce iusso* comme signifiant « *un chef nommé légitimement* », et *nobis* comme un datif d'intérêt, mais n'a-t-on pas dans le même livre[1] un exemple non douteux de la syntaxe de Lucain qui fait du datif le complément du verbe au passif? et l'orientation politique du discours n'autorise-t-elle pas à reconnaître, après d'autres, une idée de subordination dans *iusso*? Le sens des deux vers serait quelque raisonnement comme : « étant donné que tu diriges par délégation les opérations, étant donné que les opérations restent notre affaire, qu'il soit légal de livrer bataille dans la plaine, là où l'armée voudra ». Pompée acquiesce devant l'unanimité et reconnaît sa subordination :

> Si placet hoc, inquit, cunctis, si milite Magno
> Non duce tempus eget, non ultra fata morabor (87-88).

Ce *placet cunctis* n'a-t-il pas valeur constitutionnelle? d'autant que Pompée répète *placet* peu après (v. 107) dans un passage de sens analogue. Enfin, le poète représente le chef qui cède à l'emportement des peuples furieux sous l'image d'un pilote qui, fardeau passif de la poupe, a renoncé à son art et se laisse emporter par les vents :

> ... ut uictus uiolento nauita Coro

1. V. 511 : « Romanus cunctis petitur cruor » ; cf. Ernout-Thomas, *Syntaxe latine*, 2e éd., p. 74-75, n° 94 c.

Dat regimen uentis ignauumque arte relicta
Puppis onus trahitur... (125-127).

Ici *regimen* reprend la même idée que *rector* et que *regendas*. Assurément, pour Lucain, Pompée est ce *rector*, ce *gubernator rei publicae* dont la conception a été depuis Ed. Meyer si bien étudiée[1] et dont le premier caractère est le respect de la constitution. Or, cette espèce de principat républicain et modéré avait eu pour premier théoricien Cicéron. D'où l'entrée en scène de ce personnage et le choix antihistorique, mais politiquement juste, qu'a fait Lucain. Il présente, en effet, l'orateur comme celui qui vainquit Catilina sans revêtir aucun pouvoir militaire (*Ibid.*, 63-64). C'est devant cette incarnation du pouvoir civil et son « sit iuris » que s'incline Pompée le Grand, lavé aussitôt du reproche de tyrannie qu'on avait pu lui faire[2] et dégagé de la responsabilité du désastre. Ce que le *Bellum Ciuile* caricaturait comme un défaut d'autorité devient dans la *Pharsale* respect de la république.

Resterait le reproche de présomption et d'aveuglement, si le poète n'avait pris soin d'insister sur la clairvoyance de son héros qui, il l'a marqué dès le passage de transition (*Ibid.*, 85-86), reconnaît l'inévitable et discerne dans les mouvements humains les ruses des dieux. Puis, non content de rappeler qu'il eût pu, par sa stratégie, vaincre sans frapper (*Ibid.*, 92 sqq.), il prophétise le malheur que la journée va apporter à Rome et à l'univers (*Ibid.*, 114 sqq.). On ne saurait mieux prévoir l'avenir.

De la décision à l'engagement du combat (v. 460), trois morceaux servent de façon visible et directe à l'apologie de Pompée : le tableau de son ordre de bataille (v. 214-234) et les discours de chacun des généraux.

César avait soigneusement décrit l'ordre de bataille de son adversaire et le sien (*B. C.*, 3, 88 et 89) dans l'intention de montrer tout l'art avec lequel il ménageait la parade qui lui donnerait la victoire. Par une intention semblable, mais de sens contraire, Lucain insiste sur le dispositif pompéien dont il donne le détail : il veut démontrer que l'armée du sénat ne fut pas exposée imprudemment ni en désordre :

Miles... non temere inmissus campis (v. 214 et 216).

1. Ed. Meyer, *Caesars Monarchie und das Principat des Pompeius*. Stuttgart-Berlin, 2e éd., 1919.
2. Cf. ci-dessous, p. 279.

Son désir de prouver par contraste va si loin que, s'aidant de l'envolée poétique, il a omis le dispositif de César, et par cette falsification hardie soutient que les Césariens se ruèrent au combat sans ordonnance, sans que leur général ait pris aucune disposition :

> calcatisque ruunt castris, stant ordine nullo
> arte ducis nulla... (v. 332-333).

Ainsi la victoire doit apparaître comme celle d'une soldatesque en furie, comme un débordement de la frénésie sur la discipline et sur la *Romana uirtus* (v. 383), la victoire du désordre sur l'ordre, impression générale qui implique un jugement moral et politique.

Cette impression, le contraste des deux discours la prépare, la renforce. César n'avait pas recherché cette opposition, se bornant, sans essayer de faire parler Pompée, à donner comme l'essentiel de sa harangue une récapitulation des efforts qu'il prétendait avoir faits pour maintenir la paix entre les citoyens (*B. C.*, 3, 90, 1-2). En somme, au moment de son récit le plus odieux pour des consciences romaines, il a rappelé un thème essentiel de la démonstration politique du *Bellum Ciuile*[1]. S'étonnera-t-on de trouver l'inverse chez Lucain? et non seulement un discours de chaque adversaire, mais entre les deux une correspondance qui, sans verser dans le parallèle, trop facile moyen pour les rhéteurs subtils de l'époque, est étroite. Plus d'une idée traitée par César est reprise par Pompée : valeur de la cause défendue, v. 260, 349 sqq. ; importance du moment et retour dans la patrie, 261, 342, 345 sqq. ; les dieux, 311 sqq., cf. 300 et 349 sqq. ; « Frappez sans scrupule, dit l'un », 320 sqq. ; « pensez à vos familles », dit l'autre, 369 sqq. D'où un effet d'ensemble : tandis qu'en son discours du *Bellum Ciuile* César s'était montré pacifique, celui que Lucain lui fait tenir exprime et paraît inspirer cet emportement furieux qui jettera ses hommes sur d'autres Romains, leurs amis, leurs frères. Dans cette harangue de la *Pharsale*, point de droit, point de raisons, mais des appels à l'ambition (v. 264 sqq., 303 sqq.), à la violence (v. 290 sqq.) et une péroraison qui exhorte à combattre sans scrupule ni ménagements (v. 320 sqq.).

A la faveur du contraste, tout autre paraît le discours de Pom-

1. *Déformation historique*, p. 140-146 et 149-151.

pée. Il rassemble les considérations qui justifient sa cause et celle du parti sénatorial : ils vont combattre, lui et ses compagnons, pour rentrer dans leur patrie (v. 346 sqq.), et suivant la volonté des dieux qui auront la responsabilité du sang répandu (v. 350-351) ; ils suivent la tradition historique qu'illustrent les exemples des Curii, des Camilli, des Decii (v. 355 sqq.) ; ils luttent pour la liberté du peuple romain actuel et à venir (v. 374 sqq.). L'attitude suppliante que prend l'orateur à la fin choque de la part du général de la république ; elle était, sans doute, dans le goût des rhéteurs de l'empire, qui prisaient le pathétique ; l'essentiel est que Pompée demande de vivre et de vieillir libre (v. 376 sqq.). Il importe encore plus d'observer que la morale politique à lui prêtée est celle que garantissait l'autorité de Cicéron. La deuxième *Philippique* enseignait le droit sacré à l'insurrection pour le retour dans la patrie (30, 75).

Après cette préparation, oratoire, le poète relate la défaite de Pompée en effaçant les erreurs et les fautes de son héros non moins que les mérites militaires du vainqueur. César n'avait pas seulement vanté sa tactique, la création et l'emploi d'un quatrième corps de bataille (*B. C.*, 3, 89, 4 ; 93, 5 ; 94) ; il avait signalé à l'attention en les analysant les fausses manœuvres de son adversaire, la manière dont il laissa s'engager le combat au centre (*Ibid.*, 92) et sa tentative de débordement par l'aile gauche avec la cavalerie (*Ibid.*, 93, 2 sqq., cf. 86, 3). Ces deux moments du récit césarien sont reconnaissables dans la narration épique de Lucain, des vers 460 à 503 et 503 à 545.

César a insisté sur le manque d'initiative et d'élan du gros de l'armée sénatoriale. Il en attribue la responsabilité à Pompée. Lucain a enregistré le fait (v. 466 sqq.). Pouvait-il le dissimuler? D'ailleurs, puisque c'était une cause de la défaite, l'indiquer était, quoique dangereusement, utile à l'apologie entreprise. Cependant, fort de l'impression déjà créée par le contraste des discours qui mettait toutes les colères et les fureurs du côté des Césariens, le poète transforme ces insuffisances militaires et les dépeint comme des attitudes qui ont une signification morale. Cette passivité des Pompéiens qui reçoivent des coups plus qu'ils n'en donnent, qui sont égorgés plutôt qu'égorgeurs, devient la preuve qu'ils sont innocents de la guerre civile, l'ardeur guerrière des Césariens prouvant qu'ils en sont coupables. Tendance certaine dans tout ce

mouvement épique, et qui aboutit à ces vers où la morale et la déformation historique se confondent :

... Ciuilia bella
Vna acies patitur, gerit altera... (501-502).

Le choc n'avait pas été immédiat. Un tir l'avait précédé. En relatant ce lancer des javelots d'ordonnance, Lucain ne s'est-il pas laissé entraîner par la passion? Il est vraisemblable que César, devant les troupes qui hésitaient à verser le premier sang, ait voulu donner l'exemple ; fictif, le geste n'en aurait pas moins une signification admissible comme un jugement du poète ; on admettra aussi que Crastinus ait devancé son chef et que les Césariens aient tiré en souhaitant blesser et tuer (v. 407 sqq.). Mais Lucain ne veut pas que les défenseurs du sénat aient voulu, eux aussi, verser du sang romain, et il prétend qu'ils ont lancé leurs armes en souhaitant qu'elles se fichent dans le sol (v. 485-487).

Voilà un point obscur du combat. Il faut retenir certaines indications matérielles du *Bellum Ciuile*. Avant le tir, il y eut un moment d'attente, d'hésitation du moins, parce que les Pompéiens attendirent de pied ferme au lieu de courir à la rencontre des Césariens, et que ceux-ci réglèrent d'eux-mêmes leur progression sur un autre rythme. Ils tirent les premiers ; les autres ripostent. Suivant sa tendance à décrire les actions sous une couleur morale, le poète a fondé sur cet instant d'hésitation tout un développement sur le sacrilège des guerres civiles (v. 462 sqq.). De cette attente sur le champ de bataille, les *Commentaires* n'ont pas fait honneur à la modération de Pompée, avec raison sans doute, mais ont-ils rendu une juste idée d'un de ses stratagèmes et du tir de son armée? Peut-être l'antiquité s'en était-elle préoccupée et l'on en aurait un indice dans la façon, assez différente de celle de César, dont Appien et Plutarque ont critiqué Pompée [1]. Du moins peut-on supposer qu'une indication qui a des chances de remonter à Pollion et fut transmise par Tite-Live reparaît sous une forme morale et politique dans le poème anticésarien. Il n'est pas impensable que les Pompéiens aient lancé leurs javelots en tir courbe, vers le ciel, pour qu'ils retombent presque verticaux sur l'ennemi. Le tir ne

1. Appien, *Ciu.*, II, 79 ; Plutarque, *César*, 44 ; *Pompée*, 69. Sur Pollion, leur source, H. Peter, *Historicorum Romanorum Reliquiae*, II, Leipzig, Teubner, 1906, p. LXXXXI.

fut pas sans puissance, quoi qu'en aient dit Appien et Plutarque, car, si l'on s'en rapporte à la partie concrète du témoignage de Lucain, les projectiles eurent la force de se planter en terre (v. 486). Demi-silence chez ce poète, demi-silence chez César, mais qui ne font pas une vérité entière. Ne pourrait-on supposer que le tir de l'armée sénatoriale, plutôt que faible, fut mal ajusté à cause du changement de marche des assaillants? Au moment où les javelots portaient, ils n'étaient pas ou n'étaient plus dans la zone où les tireurs les croyaient. Le silence de César? Mais, pour des motifs déterminants à ses yeux, il a caché l'orientation des armées et tu que ses adversaires engageaient le combat face au soleil[1], et cette circonstance expliquerait la méthode de tir et l'imprécision des coups. Le silence de Lucain? Poète, il ne rapporte le détail que sous les couleurs qu'il agrée ; historien, il ne veut pas parler de l'allure disciplinée, exercée, méthodique, des Césariens. Comment alors eût-il pu insister sur leur sauvage emportement pour excuser la défaite de son héros?

Plus d'un commentateur s'est demandé s'il fallait rattacher à ce développement les vers 510 à 520 qui décrivent le tir des auxiliaires barbares et les insérer entre les vers 488 et 489 par exemple. Et, en effet, quel que soit l'étonnement de certains éditeurs, il s'agit sûrement de tir courbe :

Sed petitur solus qui campis imminet aer (516).

Il semble bien toutefois que ce tir, conformément à la place qu'occupent ces vers dans un grand nombre de manuscrits, fut exécuté au cours de la manœuvre d'enveloppement. C'est alors que le *Bellum Ciuile* mentionne ces archers, et l'on peut douter qu'il en eût fait mention s'ils avaient joué un rôle purement décoratif, en sorte que le passage de César (*B. C.*, 3, 93, 3) implique une confirmation des vers de Lucain (506 sqq.) là où on les trouve d'ordinaire. Les déplacements qu'on observe dans certaines copies sont compréhensibles, car il y a une correspondance entre les deux descriptions de tir qui, évoquant des réalités fort ressemblantes, sont inspirées par la même tendance. Seulement le procédé apologétique diffère. C'est que les coups des barbares ont porté et fait

1. Lucain, *Phars.*, VII, 214-215 ; cf. Michel Rambaud, *Le soleil de Pharsale*, *Historia, Zeitschrift für alte Geschichte*, Band III, Heft 3, Wiesbaden, 1955, p. 346-378.

couler du sang romain, mais du côté de César. De ce crime, Lucain défend Pompée par la casuistique : point de sacrilège de sa part, puisque ce ne sont pas des Romains qui frappent, mais des étrangers :

> Inde cadunt mortes ; sceleris sed crimine nullo
> Externum maculant chalybem ; stetit omne coactum
> Circa pila nefas... (517-519).

On pourrait se demander si ces considérations morales ne servent pas à occuper l'attention. Toute la défaite du parti républicain vint de la manœuvre de Pompée et, si l'on ôte du récit qu'en fait Lucain la dizaine de vers qu'il consacre au tir des archers barbares, il en reste une trentaine pour le moment décisif du combat (504-509 et 521-545). Le poète a donc su restreindre la partie de l'action la plus difficile à traiter. Quant au principe qui régit alors sa narration apologétique, il revient à dissimuler que l'action du vainqueur fut la cause générale de tous les faits. César ayant emporté la décision par une riposte préparée à l'avance, Lucain, placé à un point de vue tout opposé et obéissant à une tendance contraire, conduit de telle manière sa narration que chaque mouvement explique à lui seul le suivant jusqu'à la défaite de la cavalerie et même de l'infanterie pompéiennes. N'a-t-il pas mis cette partie du récit sous la dépendance toute spéciale de la Fortune (504 sqq.). Sur un plan strictement littéraire, c'est introduire l'événement comme la péripétie, toujours bien accueillie dans l'historiographie traditionnelle et sur le plan de l'histoire, c'est suggérer que l'activité personnelle de César fut de négligeable conséquence. La manœuvre de ce grand capitaine survient donc comme une réplique improvisée au tir trop efficace des barbares (v. 521 sqq.). Le mobile? — César avait peur pour son armée. Ainsi les explications militaires sont remplacées par la psychologie tragique. Et par de la morale civique, car, selon Lucain, pourquoi les auxiliaires de Pompée fuiraient-ils devant la contre-attaque, sinon parce qu'ils ne sont pas romains et n'ont pas d'intérêt à défendre la république (v. 525-527). Expliquant les grands effets par de petites causes, Lucain, qui n'avait pas voulu reconnaître la responsabilité de Pompée, insiste sur celle des chevaux, à qui les coups portés de face font rebrousser chemin, d'où la déroute de la cavalerie, puis la défaite (v. 528 sqq.). Mais le poète n'a garde de souligner les frayeurs des Pompéiens,

fussent-ils étrangers, et l'action disparaît dans la description du massacre, amplification pleine de sens, car elle montre encore la culpabilité des Césariens (533 sqq.). Après cette coupure de la narration et quand le désastre paraît si étendu, l'aveu du premier échec passe sans difficulté ; il est, au surplus, voilé sous une formule qui n'accorde rien aux talents militaires du vainqueur :

> Semel ortus in omnis
> It timor, et fatis datus est pro Caesare cursus (v. 543-544).

Tout ce morceau compose une transition qui aboutit naturellement à la destruction de toute l'armée. Expliquer n'est plus nécessaire ; il suffit au poète de montrer l'action de César comme une furie meurtrière :

> Hic furor, hic rabies, hic sunt tua crimina, Caesar (v. 551).

Par la même méthode, Lucain n'introduira la fuite de Pompée qu'après des explications tirées des circonstances et diverses considérations morales. Le *Bellum Ciuile* fait voir Pompée qui, comprenant aussitôt l'échec de son aile gauche (3, 94, 3), se retire d'une seule traite dans son camp ; recommandant aux centurions de la porte prétorienne de le bien défendre, il va dans sa tente et attend. Lucain le campe dans une attitude toute contraire. Il montre le héros qui reste sur le champ de bataille à observer, « stetit aggere campi » (v. 649). Différence capitale : cette halte de Pompée ne doit pas seulement prouver qu'il n'était point trop pressé de quitter son armée, elle permet en outre au poète de faire connaître les réflexions qu'inspirent à ce chef de parti le spectacle du combat où succombent les défenseurs de la république. Le récit de César est comparable aux romans d'une école américaine qui, ne rapportant que des gestes et quelques paroles, laissent au lecteur le soin de comprendre les états psychologiques qu'ils traduisent ; dans le cas de Pompée, lâche effroi, dérobade criminelle, désertion dans la bataille, petitesse de l'âme. Le poème de la *Pharsale* invite à participer aux sentiments du héros. L'idée dominante est que, trop désintéressé, trop bon patriote, il ne put se résoudre à voir massacrer à cause de lui des troupes venues de tout le monde romain, et surtout pas l'élite de la race latine. Ce sentiment est traduit par une prière aux dieux :

> Parcite, ait, superi, cunctas prosternere gentes (v. 659).

En les priant de se tenir pour contents de son malheur et de celui des siens, il se dévoue. L'héroïsme de Magnus paraît contestable. La tradition romaine connaissait une façon de se dévouer : en avant, en se jetant au milieu des ennemis, et le sacrifice était sanglant. En voici une seconde : en arrière, et l'on se jette dans la fuite, devenant le fuyard-type, absolu et quasi-métaphysique, dont se satisfera le courroux des dieux ; ce sacrifice est moral.

Du moins, Pompée renonce à ses ambitions, à son pouvoir, à sa sécurité et à celle de sa famille, et, par là, il n'est pas impossible à ce héros, moral, d'échapper au ridicule. C'est ce que Lucain a bien senti ; il le donne à entendre dans la deuxième partie de la prière (v. 661 sqq.). Comme, en outre, le vaincu de Pharsale est destiné à périr, ainsi que ses fils, dans les guerres civiles, que le lecteur romain devait y penser en lisant ces vers, il serait juste d'y reconnaître une *deuotio*, à longue portée sans doute, mais sanglante à la fin. Et tout de même, avant de dire que son héros s'enfuit, le poète affirme que le courage de se jeter au milieu des rangs ennemis ne lui manquait pas, mais qu'il voulut éviter que sa mort n'obligeât toute l'armée à rester au combat, ce qui eût prolongé le massacre (v. 669 sqq.). C'est le même souci qui est prêté au personnage, et l'emploi d'un même argument renforce et unifie la justification. Encore Lucain éprouve-t-il le besoin de multiplier les raisons (v. 673-677) en évoquant les sentiments personnels et familiaux de Magnus. Soudain, l'action reprend : Pompée est emporté par son coursier — comme si la monture prenait la décision pour le cavalier — « Tum Magnum concitus aufert a bello sonipes... » (v. 677-678). Bien loin de mentionner, comme le *Bellum Ciuile* (3, 96, 3-4), avec la halte sous la tente, l'abattement du grand homme, l'épopée s'élargit en éloge du fuyard et de sa grandeur morale. Particularité remarquable, c'est là qu'apparaît seulement le verbe fuir, et comme un encouragement et une approbation, « fuge proelia dira ! » (v. 689). Mieux encore, la fuite devient la garantie du désintéressement de Pompée, la preuve que le conflit n'opposait pas son ambition à celle de son rival, mais qu'il n'y avait de guerre civile qu'entre César et le sénat.

Abstraction faite de la forme versifiée, un récit apologétique comme celui-ci entre-t-il dans le genre plus étendu de la narration oratoire? Il obéit à la même règle d'or, qui prescrit de tout tourner suivant l'intérêt de la cause, d'omettre ou d'atténuer tout ce qui

n'est pas favorable, et d'exposer avec la plus grande clarté ce qui l'est[1]. De plus, puisque Lucain montre l'action de la Fortune, puisqu'il fait voir que Pompée rencontre en la furie de ses adversaires une nécessité ou une force majeure, on pourrait reconnaître dans ces thèmes du récit certains lieux communs de la *purgatio* et de la *deprecatio*. Confondus d'ailleurs et incomplets. Et encore était-il traditionnel déjà au temps de César d'alléguer la Fortune pour excuse des échecs militaires[2]. Chez Lucain, ces thèmes se rattachent à un système d'excuses qu'il a constitué pour ce récit et qui requiert une étude particulière ; et ce n'est pas la comparaison avec la narnation oratoire qui ferait saisir le caractère propre de cette apologie épique. On le trouvera plutôt dans les rapports de l'exposé avec le temps. C'est qu'au principe de ce poème narratif, comme de tout autre, il y a une convention fondamentale, quoique peut-être inconsciente chez le lecteur ou l'auditeur : le cours du poème, la succession des phrases est une image, une représentation de la suite des événements et de la durée où elle se déroula. Lorsque, à l'intérieur d'un cadre général semblable à celui du *Bellum Ciuile*, le poète développe plus ou moins un morceau, ou déplace un détail, la valeur relative attribuée aux événements est changée, la signification aussi, quelquefois. Le tout au bénéfice de Pompée.

Par exemple, le *Bellum Ciuile* ne rapportait qu'après le récit complet de la victoire les présages qui l'accompagnèrent. A les lire en cet endroit (3, 105), on dirait que les dieux approuvant le vainqueur consacrent toutes ses ambitions. Par là, César répondait à une propagande hostile qui s'était efforcée de dévaloriser son succès en colportant les présages funestes qui l'entouraient. Lucain les a rapportés de préférence aux autres, et les tenait, aussi sûrement qu'on puisse en juger, de Tite-Live. Seulement, il a été plus pompéien que lui. D'après Valère Maxime et Julius Obsequens, qui ont relevé les présages mentionnés par l'historien[3], on peut conjecturer d'abord que celui-ci mentionnait non sans impartialité les

1. Cf., par exemple, Cic., *De inuent.*, I, 21, 30 : « Quare ut hoc uitium uitetur omnia torquenda sunt ad commodum suae causae, contraria, quae praeteriri poterunt, praetereundo, quae dicenda erunt, leuiter attingendo, sua diligenter et enodate narrando. »

2. Sur la *purgatio* et la *deprecatio*, *ad Her.*, II, 16, 23 à 17, 26 ; *De inuent.*, II, 31, 94 à 34, 105. Sur la *Fortuna*, Cic., *De imperio Cn. Pompei*, 10 ; Tite-Live, XXVIII, 42, 15 ; *Déformation historique*, p. 256-264.

3. Val. Max., I, 6, 12 ; Julius Obsequens, ed., O. Rossbach, Leipzig, Teubner, 1910, p. 176-177 (C. Caesare P. Seruilio coss.).

présages favorables à César comme les autres, et de plus que ces indications, prenant place avant le récit de la bataille, se rattachaient au récit de la marche entre Dyrrachium et les environs de Pharsale. Ainsi Pompée aurait été prévenu par les dieux de n'aller point au combat, et contrevenant à leurs avertissements, il aurait eu le plus grand tort aux yeux de tous les tenants de la divination, dévots de la tradition nationale ou sectateurs du stoïcisme, de s'exposer à une défaite et à une défaite méritée. A cette critique possible qu'impliquait — si toutefois elle ne l'exprimait pas — la narration de Tite-Live, Lucain a répliqué : il a placé l'énumération, d'ailleurs incomplète, des présages après le moment où Pompée a consenti à combattre. Le poète ne fausse pas la chronologie, car il ne cache pas à quel moment parurent les présages (v. 152 sqq.), mais la disposition de son récit en donne une idée fausse. Au reste, le songe, placé au début du livre, expliquait déjà que Pompée aurait pu s'y tromper. En introduisant dans son récit deux discours de Pompée au lieu d'un, Lucain ne déforme pas l'histoire ; sans doute est-il plus exact que César ; mais il se donne, en outre, une grande facilité pour l'apologie de son héros. Dans le premier discours, il n'a mis que la stratégie de Magnus (v. 97 sqq.), et il ne lui fait exposer son plan tactique — avec une prudente imprécision d'ailleurs — que dans le second (v. 365 sqq.). A ce moment, où la décision de livrer bataille a déjà été prise, le projet du généralissime ne paraît plus être, comme dans le *Bellum Ciuile*, un facteur déterminant d'une très imprudente résolution, ni non plus une preuve de présomption. Au contraire, il devient le signe que Pompée s'efforce d'agir pour le mieux quand l'action lui a été imposée.

Pas davantage ne pourrait-on critiquer comme une déformation historique les plaintes du poète (v. 385-459). Dans cette digression démographique et politique, sallustienne par le procédé, sinon par la longueur, le narrateur exprime, comme telle, sa manière de voir. Et pourtant, par la place qu'il occupe, ce morceau soutient, autorise toute l'apologie de Pompée qui suit : il établit, à l'avance, que Pharsale a été — ce temps, du point de vue de l'histoire — ou va être — point de vue du narrateur — un désastre national. Tout ce que Magnus fera pour n'y point contribuer, depuis sa tactique passive jusqu'à sa fuite qui doit permettre aux siens de fuir, s'en trouve donc justifié. Pareillement, le tableau du massacre, cette centaine de vers (545-646) qui a de grands mérites tragiques et

pathétiques, sert à excuser, à légitimer, à rendre louable la fuite patriotique. Elle confirme, elle renforce au plus haut point les idées qu'énonçait la digression, et cela juste avant que le poète raconte, à sa mode, cette dérobade du héros. Et, quand il en vient à cet épisode, le plus délicat à traiter en apologiste, les moments de l'action sont confondus et la relation entre les événements, embrouillée. Le *Bellum Ciuile* prétend que Pompée a d'abord quitté le terrain du combat pour se retirer sous sa tente (3, 94, 5), puis, qu'il s'enfuit du camp lorsque l'armée de César abordait le retranchement (*Ibid.*, 96, 3). Par cette lâcheté à deux temps, Magnus aurait donc laissé massacrer les siens. Lucain crée une impression toute contraire, en plaçant la fuite après le massacre, et en faisant partir Pompée d'un trait jusqu'à Larissa et au delà. Autre anticipation, secondaire certes, mais qui permet de placer après cette fuite la prise du camp et d'arrêter son livre sur la description, historiquement plus exacte, d'un champ de bataille jonché de morts que le vainqueur contemple. Le poète a introduit la fuite de Magnus comme il l'avait fait pour l'énumération des présages, par un retour en arrière : « Iam Magnus... senserat » (v. 647-648).

Lucain joue donc avec l'action et en dispose en maître du temps ; maîtrise de poète tragique et qu'il exerce avec le souci évident d'obtenir de puissants effets esthétiques. Le livre VII de la *Pharsale* est devenu le livre d'une journée fatale, où la Fortune disposa du sort des héros et de Rome. Mais si la Fatalité est toujours tragique, surtout ici où l'exercice de son pouvoir est resserré en douze heures, depuis cette aube qui ne paraît qu'à regret de peur d'éclairer le massacre jusqu'à cette goutte de pus qui tombe du ciel assombri sur la tête du vainqueur, aussi bien ce règne et cette brièveté du temps, faisant disparaître toute présomption de la part de Pompée et rendant plus sensible les contraintes qu'il a subies, renforcent puissamment l'apologie de sa défaite.

* * *

S'il était une autre caractéristique de la méthode de Lucain, ce serait l'utilisation de la morale pour revêtir les faits d'une apparence appropriée à son dessein ; d'où une transposition presque ininterrompue de toute l'action, de tous les gestes. Parfois, elle se concentre en une formule qu'on pourrait appeler la litote ou l'eu-

phémisme philosophiques : César n'est pas vainqueur, mais ses destins ont libre cours (v. 544) ; Pompée ne tourne pas le dos à l'ennemi, mais, sans craindre les traits derrière lui, il va porter sa grande âme jusqu'au bout de ses destinées :

non tergo tela pauentem
Ingentisque animos extrema in fata ferentem (v. 678-679).

C'est le déguisement de l'expression trop simple, *tergum uertere.* Mais cette transposition n'est que le moindre aspect d'une organisation d'ensemble. Le livre VII contient un système, des principes de pensée et des idées directrices, comme le montrent les correspondances d'un trait particulier à un autre. La popularité de Magnus et son amour pour Rome, la rage qui emporte César et l'étendue du massacre, la domination souveraine de la Fortune, la fuite et la victoire, ne sont ni des ornements épars ni des pièces détachées, mais des thèmes liés logiquement entre eux, et qui se prêtent un mutuel renfort. Ce résultat, le poète ne l'a-t-il pas obtenu en appliquant une philosophie à l'histoire de Pharsale? Il faut, certes, le rapprocher de Thucydide et de Salluste[1], de Salluste surtout, car une telle œuvre est une véritable monographie historique, qui traite d'un sujet limité, le rattache à tout le passé politique de la cité et le présente comme l'aboutissement de l'évolution antérieure, l'explication de la suite et l'illustration d'une morale pessimiste. Seulement, si Lucain « présente l'événement qu'il étudie comme un cas particulier d'une loi universelle », lorsqu'il s'agit de la défaite de Pompée c'est pour l'excuser et montrer qu'en dépit de la catastrophe la figure historique de ce chef de parti conserve toute sa grandeur morale.

Cet art apologétique est subtil. Certains agencements de détail ne s'observent pas tout d'abord. Quand au début du livre le poète souhaite qu'on ne réveille pas l'armée parce que ceux qui survivront à la bataille ne connaîtront plus ce sommeil profond et innocent (v. 26-27) ; quand il ajoute peu après que jamais les citoyens n'auraient supposé que le tombeau du grand Pompée pût demeurer sur une terre lointaine, il prépare les effets qu'il a dessein de développer l'un à la fin de ce livre, l'autre à la fin du suivant ; mais cette recherche ne relève pas seulement de l'art dramatique ; il

1. Pichon, *Sources de Lucain*, p. 159-160.

s'agit d'attirer l'attention, d'une part, sur une preuve de la culpabilité des Césariens, leur sommeil troublé par le remords (v. 765 sqq.) et, d'autre part, sur cette oraison funèbre à la gloire du héros, qu'on pourrait intituler « tombeau de Pompée le Grand » (VIII, 793 sqq.). Des thèmes ont un épanouissement ou un prolongement dans le livre VIII. Le tableau des regrets dont la population de Mytilène entoure le départ de Cornélia confirme la popularité de Pompée (VIII, 747 sqq.). Que le détail soit historique[1] ou non, l'intention du narrateur est la même qu'en VII, 712 sqq. D'autres fois, l'idée ou l'image de propagande qui sera agrandie au livre VII était déjà esquissée ; telle la cupidité des Césariens, dénoncée au livre V (272-273). De pareils exemples, qui font voir le retour d'une idée ou d'un jugement en différents points de l'œuvre, n'offrent guère de difficultés, le lien entre les reprises d'un thème étant comparable à celui des termes qui composent le total d'une addition. Il y a des correspondances plus profondes. Les discours des adversaires ne se répondent pas seulement l'un à l'autre. Outre une fonction particulière dans ce système restreint qu'ils constituent, certaines déclarations sont des éléments de ce système plus étendu qu'est l'apologie de Pompée. Chez Lucain, César parle de façon à servir la réputation de son ennemi. Devant ses troupes, il reconnaît que la Fortune va le diriger, se dépouillant d'avance du mérite de sa victoire (VII, 285-286). Est-ce bien pour encourager ses hommes qu'il décrie les combattants de l'armée sénatoriale, jeunes gens sans énergie, ou barbares sans passion patriotique? Il donne à la défaite de Pompée une explication préalable et une excuse que Lucain, justement, reprendra dans son récit. Et puisque le poète s'efforce de peindre sous les couleurs les plus brutales la rage et l'emportement de César, pourquoi lui fait-il dire cette parole miséricordieuse : « ciuis qui fugerit esto ! » (v. 319)? Parce que le mot est historique? Mais le poète historien ne craint pas de retoucher l'histoire. En réalité, cette consigne de César est le principe de l'argumentation qui justifie la fuite de Pompée. S'il a quitté le champ de bataille pour permettre aux siens de fuir et préserver ainsi du sang romain, ne fallait-il pas doser au plus juste la sauvagerie attribuée au vainqueur? D'ailleurs, cette justification

1. Cf. Bruère, *Classical Philology*, 1951, p. 228.

de la fuite se rattache à un thème plus vaste, la modération et le patriotisme de Pompée.

Dans sa harangue, César rappelle à ses légionnaires qu'ils combattent un chef du parti syllanien :

Cum duce Sullano gerimus ciuilia bella (v. 307),

peut-être même faut-il entendre un général de la nature, du caractère de Sylla. En effet, l'orateur vient d'évoquer les châtiments terribles qui frapperaient les Césariens vaincus et il ajoute que Pompée veut punir sans ménagement ses adversaires. Si l'on s'en rapporte à la correspondance de Cicéron[1], ces reproches avaient été vraiment lancés contre le généralissime du sénat, et dans des fractions très diverses de l'opinion. De la part des Césariens, ils étaient trop naturels, mais plus d'un modéré les répétait, étant effrayé par certaines paroles de Pompée, certaines menaces, par une stratégie qui, après la mobilisation de forces orientales et le blocus de l'Italie, devait aboutir à un retour en force dans la Ville et rappelait les manœuvres de Sylla. Ce thème d'un Pompée syllanien, Lucain l'a fait reprendre par son César (I, 325 sqq., 580, 583 ; II, 67 sqq., 139 sqq.) et l'accusation revient au livre VII comme une conclusion et comme la plus forte expression de ce thème. Où donc l'apologiste de Magnus voulait-il aboutir? Il prête à son orateur une preuve : lorsque Pompée a tenu à sa merci des troupes césariennes, il en a fait un massacre (v. 311 sqq.). Il s'agit des combats près de Dyrrachium, relatés au livre VI (290 sqq.). Le *Bellum Ciuile* mentionne ce grand massacre (3, 65, 1), mais non le livre VI de la *Pharsale*, preuve supplémentaire que Lucain réplique à César, et, en renvoyant à un récit où il n'y a nulle apparence que Pompée ait été sanguinaire, le poète ne tombe pas dans une contradiction insoluble[2]. Ayant établi le fait à sa manière, il prête à son César un mensonge pour ruiner l'accusation qu'on lançait contre Pompée. Et en effet, dans le passage correspondant du livre VI, il vante la modération de son héros (v. 300-301) et la déplore : en pareille circonstance, Sylla eût exploité sa victoire sans ménager

1. Pompée aurait dit : « Sulla potuit, ego non potero? » *Att.*, IX, 10, 2-3 ; Cicéron paraît croire en février-mars 49 au « syllanisme » de Pompée ; *Att.*, VIII, 11, 2 et 4 ; 16, 2 ; IX, 7, 3 ; 9, 2 ; 12, 3 ; noter, X, 7, 1 : « Sullano more exemploque uincet », cf. *Déformation historique*, p. 147-149.

2. Bourgery, t. II, p. 57, n. 3 ; cf. Pichon, *Sources de Lucain*, p. 147.

personne et sauvé la légalité, la république et Rome (v. 301-305). De ce qui fut peut-être insuffisance militaire, la *Pharsale* a fait un mérite moral et civique, et c'est sous un même aspect que s'y présente la stratégie qu'adopte Pompée. Au moment de tourner le dos à l'Italie, il explique aux siens qu'il ne veut pas imiter César et que jamais il ne rentrera en armes dans la Ville, à laquelle il désire épargner les horreurs de la guerre (v. 319 sqq.). Qui plus est : cet amour excessif de la patrie a soumis Magnus au destin en le faisant diriger sa marche vers l'Emathie (v. 313 et 332). Pouvait-on affirmer plus nettement qu'il n'eut rien d'un Sylla? Une objection demeurait possible : si loin qu'il allât chercher le combat, il n'en devrait pas moins faire périr des ennemis s'il voulait vaincre. Or, dans le discours qui lui est prêté au début du livre VII, en même temps qu'il rappelle les avantages acquis grâce à sa stratégie, il soutient qu'il aurait pu vaincre par sa seule habileté et sans livrer combat (92 sqq.). D'un passage à l'autre s'étend et se ramifie toute une argumentation qui établit la modération et le patriotisme du héros.

Cette modération prend une importance et des proportions grandioses, comme la bataille où le poète montre que le destin des Romains et celui des peuples de leur empire est déterminé par le massacre. Ces flots de sang dans les rivières, cette amplification épique, ces exagérations ont provoqué des critiques. En grossissant un moment des guerres civiles, en donnant à un livre une intensité dramatique exceptionnelle, le poète ne contractait-il pas en bonne logique l'obligation d'arrêter peu après son récit, ayant atteint un sommet esthétique et donné, malgré lui, une conclusion à son œuvre. Or, il a poursuivi. Enflammé par un épisode, il aurait perdu de vue son plan et manqué de cette qualité que les Anglo-Saxons appellent *consistency*[1]. Pourtant, l'auteur de la *Pharsale* concilie avec la tendance à l'hyperbole qu'il doit à son époque, avec sa recherche artistique des effets les plus forts et les plus violents, la cohérence de son argumentation en faveur de Pompée. Ces flots de sang y contribuent et s'y rattachent par l'intermédiaire d'une interprétation démographique de l'événement : si la campagne romaine, dépeuplée, est cultivée par des captifs, si, dans Rome, les vieilles familles éteintes ou amoindries ont cédé la place à des

1. R. T. Bruère, *The scope of Lucan's Historical Epic*, *Classical Philology*, 1950 (XLV), p. 217-235.

citoyens d'origine provinciale et lointaine, si les populations de l'empire, affaiblies elles aussi, n'ont pas pu combler tous les vides, c'est le massacre qui en est cause. Cette théorie appellerait d'autres commentaires. Utile par la place qu'elle occupe et justifiant la fuite de Pompée, elle renforce toute cette apologie par une condamnation de César. Responsable d'une effusion de sang (v. 551 sqq.) où l'aristocratie est cruellement éprouvée (v. 632 sqq.), celui-ci serait donc à l'origine de la décadence du peuple romain.

En laissant la bataille continuer derrière lui, Pompée montre qu'on n'a pas combattu pour lui, mais pour le sénat et pour la liberté (v. 694 sqq.), tandis que César, vainqueur contre sa patrie, est un sacrilège. C'est la thèse que Pompée avait proposée dans son discours et dont le massacre fournit la preuve : « omne nefas uictoris erit... » (v. 120-123).

Cependant, pour les Romains, et surtout sous l'empire, la victoire était une consécration accordée par les dieux à l'action d'un homme, et la preuve que sa cause était juste. Cette manière de juger les événements historiques ne paraît pas dans le *Bellum Ciuile*, sinon vers la fin du troisième livre (c. 105) où sont énumérés les prodiges orientaux de l'été 48 ; la propagande des *Commentaires* était destinée à des politiciens, sinon cultivés, du moins d'esprit positif, mais sous d'autres formes, discours aux troupes et aux populations, érections de monuments et de temples, une propagande et une théologie de la Victoire s'étaient développées au service du nouveau pouvoir, du principat et de l'empire. Dans la mesure où le livre VII de la *Pharsale* est une réplique au *Bellum Ciuile*, il est naturel que la discussion de cette théologie y tienne peu de place ; aussi bien est-il difficile d'apprécier à quel point cette partie de l'épopée exprime une opposition au pouvoir impérial contemporain. Mais le problème théologique et moral n'a pas été oublié : la victoire doit-elle passer pour la sanction divine de la meilleure cause? Chacun des orateurs que le poète a mis en scène avant la bataille pose, de façon plus ou moins directe, cette question. Cicéron d'abord qui, reprochant à Pompée de n'oser pas confier aux dieux la cause du sénat, donne à comprendre qu'elle est juste et que les puissances célestes ont le devoir de la favoriser :

> De superis, ingrate, times causamque senatus
> Credere dis dubitas? (v. 76-77).

César, ensuite, proclame brutalement que le succès montrera qui des deux adversaires avait raison :

> Haec, fato quae teste probet quis iustius arma
> Sumpserit ; haec acies uictum factura nocentem... (v. 259-260).

Pompée, plus sage, n'exprime dans sa harangue qu'un espoir :

> Causa iubet melior superos sperare secundos (v. 349),

et cherche des arguments pour se convaincre en même temps que ses auditeurs (v. 350 sqq.). Clairvoyant, Magnus reconnaît avant de laisser engager la bataille que les dieux ont choisi cette journée (113-114, 339) et, avant de fuir, qu'ils sont passés comme des déserteurs au parti de César (« transisse deos », 647 sqq.). Mais le poète n'avait pas attendu de pouvoir utiliser l'argument paradoxal de la fuite patriotique pour montrer que son héros était le champion de la meilleure cause. Aux réserves qu'il faisait exprimer par Brutus (II, 280 sqq.), il a opposé les sentences de Caton, cet oracle du stoïcisme républicain, qui tient que la cause est juste, même si les mobiles qui portent Pompée à la défendre ne sont pas tous désintéressés, (ib., 319 sqq.). D'autres circonstances, comme l'attitude des Marseillais (III, 301 sqq. ; IV, 211 sqq., 792 sqq.), permettent de répéter et de confirmer ce jugement, et quand, dans le livre V (272, 288 sqq., 300), l'anticésarisme du poète éclate, sa conviction s'était déjà manifestée. Aussi, puisque à Pharsale les dieux se déclarent pour César, Lucain condamne les dieux :

> Sunt nobis nulla profecto
> numina... (VII, 445 sqq., cf. 454-455).

Et puisqu'il laisse vivre le vainqueur tout sanglant du carnage, puisqu'il faut attendre Cassius pour que ce criminel reçoive son châtiment, Jupiter est injuste. A bas donc Jupiter ! Un homme juste vaut mieux. C'est l'application du principe stoïcien qui permet de croire à l'excellence du vaincu contre la défaveur des dieux et que le premier livre, déjà, avait superbement formulé :

> Victrix causa deis placuit, sed uicta Catoni (I, 128).

Voilà un système d'idées qui s'est développé par antithèse au système politique et à l'enrôlement des dieux dans la propagande

des pouvoirs établis. La justice d'une cause s'y démontre par l'injustice des dieux. De même, il y faut par nécessité logique une philosophie qui oppose l'homme aux forces régnant sur l'univers. On a remarqué une certaine imprécision dans la métaphysique, dans la terminologie au moins de Lucain, car il paraît attribuer la direction des événements et de l'histoire tantôt aux dieux, tantôt aux destins, tantôt à la Fortune[1]. Pour le livre VII, on pourrait se demander si, en dépit des invocations finales (v. 847-869), le poète n'a pas voulu, en dénonçant l'injustice qu'il faudrait leur attribuer, démontrer que les dieux traditionnels n'existaient pas, s'il ne croit pas uniquement aux destins et à la Fortune, et aux premiers, *fata*, comme à des manifestations particulières de la seconde. Quoi qu'il en soit, Fortune et destins tiennent dans son épopée, et particulièrement dans le livre VII, une place immense. Ces puissances sont nommées ou évoquées littérairement partout, c'est-à-dire dans des morceaux de toute nature :

dans les paroles prêtées aux personnages qui reconnaissent leur action : v. 69, 75 sqq., 107-110, 85-86, 246 sqq., 252, 285, 286, 295 sqq., 647, 659, 666 ;

dans le récit qui les montre à l'œuvre : v. 35, 46, 51, 58, 239, 488, 504, 544, 547, 600 ;

dans les *a parte* et les digressions où le narrateur témoigne lui-même de sa croyance : 151 sqq., 411, 416, 420, 426, 441, 646, 686, 815 sqq.

Fortune et destins ont revêtu dans ce livre VII une importance qui dépasse de loin celle de l'argument traditionnel dans l'excuse ou la *purgatio ;* ils atteignent des proportions épiques, mais qui facilitent d'autant plus l'apologie de Pompée. Causes historiques et psychologiques[2], ils mènent à la fois les individus et les États, inspirent les passions, les émotions, les erreurs, et amènent les péripéties d'un combat décisif pour l'avenir de Rome et de l'univers.

Défenseur d'une cause juste, mais condamnée par le destin, défenseur d'une république sur le point de disparaître, Pompée se trouve, logiquement, prédestiné au malheur, et il déploiera en vain ses efforts pour y échapper, « nequiquam, infelix » (v. 674). En rapprochant ces deux mots qu'il met si énergiquement en valeur dans

1. Pichon, *Sources de Lucain*, p. 172 sqq.
2. Cf. A. Bachmayer, *Die Motivierung in Lukans Pharsalia*, dissertation, Freiburg (Schweiz), 1940, p. 25 sqq.

un rejet, le poète a voulu signifier que la *Felicitas* proverbiale de Magnus l'a abandonné. Par le truchement de Cicéron, il avait fait entendre déjà que les bonheurs passés se retournaient contre le bénéficiaire ; l'évocation des victoires de naguère est un des arguments dont se sert l'orateur pour contraindre le généralissime à la bataille (v. 68 et 73-75). D'ailleurs, tout comme le destin de Pompée se rattache à celui de Rome par un déterminisme plus large et plus élevé, ses actions antérieures, dépassant leur objet, ont amené sa défaite et sa mort. Au cours de cette épopée, le dessein historique se reconnaît dans une harmonie préétablie et une prédestination que le poète a ménagées avec des adresses de romancier. Magnus n'a-t-il pas préparé sa défaite en n'exploitant pas sa victoire près de Dyrrachium et en décidant de marcher vers l'Emathie? Et, comme la défaite, sa mort s'explique par une décision antérieure, celle qu'il prit au conseil de guerre tenu à Syhedra (VIII, 259 sqq.) de n'aller point chercher de forces nouvelles chez les Parthes, mais de se rendre en Égypte.

Il y a plus. Le destin est présent jusque dans la vie intime du héros. En épousant Cornelia, Pompée n'a pas seulement rendu définitive sa rupture avec celui qui fut — Lucain le répète assez — son beau-père ; il s'est lié à une femme fatale. Non pas au sens vulgaire du mot, car la sentimentalité qu'elle apporte dans cette tragédie est des plus nobles [1], mais par une fatalité attachée à sa personne et qui mène au désastre et à la mort l'époux qui la possède, Crassus d'abord, Pompée ensuite. Le spectre de Julia était venu lui dévoiler ce mystère et cet avenir (III, 20-34), et dans cette histoire tout éclairée de lumière stoïcienne, on ne saurait prendre pour de simples ornements les songes et les prophéties : toutes ces annonces de l'avenir sont, par anticipation apocalyptique, des explications déterministes de l'événement. Lucain veut que Cornelia elle-même ait conscience de cette fatalité (VIII, 88-105), et c'est là qu'il faudrait chercher l'interprétation de ces vers passablement obscurs qui contribuent pourtant à justifier la fuite du héros :

> ... Sed tu quoque, coniunx,
> Causa fugae uultusque tui fatisque negatum
> Parte absente mori (VII, 675-677).

1. Cf. M. Quartana, *Marcia e Cornelia nel poema di Lucano, Atene e Roma*, 1918 (XXI), p. 189 sqq., et R. T. Bruère, *Classical Philology*, 1951, p. 222 sqq.

Nul doute que l'attachement de Magnus pour son épouse ne soit une cause de sa défaite, puis de son trépas. D'abord, pour ne pas la renvoyer trop vite à l'abri, il a attendu avant d'engager les opérations en Épire, laissant ainsi à l'adversaire le temps d'opérer sa concentration (V, 572 sqq.). Lucain le fait avouer par le mari à sa femme (ib., 739 sqq.). Il la retrouve, vaincu, et c'est, en partie, pour ne pas l'exposer aux outrages des Parthes qu'il renonce à son projet asiatique (VIII, 396 sqq.).

Sous ce règne d'un déterminisme souverain, Pompée n'a point de responsabilité dans le malheur, et sa valeur morale, loin d'être amoindrie, en paraît accrue. En effet, victime du destin, il n'en est pas le jouet comme les autres humains. Ses subordonnés, ses compagnons et, parmi eux, Cicéron, ont été conduits par la Fortune, parce qu'ils obéissaient à leurs passions, emportement chez les uns, besoin d'en finir, regret démesuré de la vie civile chez l'autre. Les Césariens ne sont que les instruments de la Fortune et n'en tirent point de gloire, étant mûs par des passions basses, cupidité, irascibilité, goût du meurtre. Leurs remords et leurs cauchemars prouvent que la toute-puissance qui donne la victoire ne donne pas la vertu. Quant à César, il apporte un exemple plus éclatant encore, et littérairement plus développé, de cette interprétation stoïcienne des guerres civiles. Lucain insiste : le grand capitaine n'a pas de raisons d'agir, il n'a que des passions, désir de rentrer à Rome en maître pour jouir du prix de ses victoires, frénésie du meurtre qui lui ferait verser le premier sang d'une bataille sacrilège si Crastinus ne le devançait ; il donne le signal et l'exemple du massacre et reste sur le champ de bataille, tourmenté par le souvenir de ses crimes, marqué par eux. La victoire n'est que la monnaie d'un esclavage où le tient la Fortune. C'est un génie de César que le poète a voulu dépeindre pour la postérité, en donnant une explication de ses victoires et de la supériorité qui l'élève au-dessus de la commune mesure humaine ; or, ce génie est réduit à une folie, un *furor*, une *rabies*, qui entre dans la théologie de la Fortune et qui l'illustre. Il y a une rage, une fureur collectives des guerres civiles que poètes et historiens ont condamnées. Chez Lucain, César en est l'incarnation, sa grandeur est donc fausse et condamnable[1].

1. Cf. R.-A. Gauthier, *Magnanimité, l'idéal de la grandeur dans la philosophie païenne et dans la théologie chrétienne*, Bibliothèque thomiste, XXVIII, Paris, Vrin, 1951, p. 143, n. 2. Cf. Cicéron, *Part. orat.*, 81 ; *De off.*, I, 73, où l'on retrouve la doctrine de Panétius. Se rappeler la condamnation de la colère par les stoïciens, à commencer par le *De ira* de Sé-

En face de ces *stulti*, le vaincu montre une véritable grandeur d'âme. D'abord, sachant reconnaître dans le cours des événements l'action du destin, il ne s'incline devant la nécessité qu'en connaissance de cause ; aussi peut-il apostropher la Fortune (VII, 110 et 666) et discuter avec les puissances souveraines. Pareil au sage qu'a représenté Sénèque dans le *De Prouidentia* (5, 4-8), il offre à leurs coups sa personne et ceux qui lui sont chers. On a dit ce que cette *deuotio* a de singulier ; il est juste d'ajouter qu'à la peinture de son personnage, Lucain ajoute toutes les nuances propres au stoïcisme. En moraliste pessimiste, il distingue le héros du reste de l'humanité : la conduite habituelle dans l'épreuve n'est-elle pas d'entraîner le plus grand nombre possible de ses semblables dans le même malheur? Pompée n'en fait rien :

> Nec sicut mos est miseris trahere omnia secum
> mersa iuuat gentesque suae miscere ruinae (VII, 654-655).

Ainsi le système d'apologie constitué par Lucain permet à la fois de justifier la fuite du héros par son souci d'épargner le sang romain et de l'élever plus haut que le commun des mortels. Il apparaît de plus que ce grand homme, ce sage, a une valeur infinie, puisque s'offrir en sacrifice pour la paix du monde implique une équation entre l'univers et celui qui le rachète, autre idée bien stoïcienne. Aussi voit-on Pompée, dont il restait à préciser qu'il était sans peur comme il était sans reproche (v. 678), atteindre la grandeur d'âme dans l'épreuve :

> Ingentisque animos extrema in fata ferentem (679).

Autres traits du sage dans l'épreuve : inaccessible à l'émotion, le fuyard marque par son attitude extérieure que le malheur n'atteint pas son âme, et qu'au sein de la catastrophe il parvient à l'ataraxie (680-682). Mieux encore, par un retour en arrière, le poète en vient à soutenir que les bonheurs d'autrefois n'avaient pas inspiré d'orgueil à Magnus :

> ... Non impare uultu

nèque. L'antithèse de Pompée et de César dans la *Pharsale* peut apparaître ainsi comme un cas dans « la lutte des deux magnanimités » dont traite le R. P. Gauthier, p. 170-176. Se reporter à U. Knoche, *Magnitudo animi, Untersuchungen zur Entstehung und Entwicklung eines römischen Wertgedankens, Philologus*, Supplementband XXVIII, Heft 3, Leipzig, 1935.

Aspicis Emathiam, nec te uidere superbum
Prospera bellorum, nec fractum aduersa uidebunt (682 sqq.).

Voilà bien le héros stoïcien, supérieur en toutes circonstances à la Fortune qui le trahit :

Quamque fuit laeto per tres infida triumphos
Tam misero Fortuna minor... (685-686).

Les thèmes de la grandeur et de la chute de Pompée, l'évocation de ses triomphes (VII, 13 sqq.) n'ont pas seulement élargi la matière du récit, mais ils ont servi de base à l'élévation morale du personnage et, par là, à son apologie.

En acceptant la bataille telle que la lui imposaient ses ennemis et ses hommes, puis la défaite et la fuite, le héros se rend aux volontés du destin, et, par cette adhésion aux lois universelles, sa conduite apparaît à des yeux stoïciens comme une *recta actio*. Le poète explique longuement qu'elle vaut mieux qu'une victoire immorale (701 sqq.). La philosophie chasse l'histoire et les expressions stoïciennes, l'évocation directe des réalités disparues. Dans cette méditation, le bruit des galops s'éteint et la fuite de Pompée ressemble à une retraite, un *otium* à la Sénèque. Cette déroute, n'est-ce pas un bonheur, un de ces incidents providentiels qui, détachant l'homme du monde, l'obligent à rechercher la vraie perfection? Libéré des fausses grandeurs, le grand homme peut réfléchir sur lui-même et sa personnalité va se révéler :

... Iam pondere fati
Deposito securus abis ; nunc tempora laeta
Respexisse uacat ; spes nunquam implenda recessit ;
Quid fueris nunc scire licet (VII, 686 sqq.).

De cette perfection qu'il a atteinte, Magnus va donner des exemples jusqu'au bout. Toujours ferme dans l'épreuve, il adresse à Cornelia, quand il la retrouve, une *consolatio* digne de l'École (VIII, 70 sqq.) et, sous les coups des assassins, il montre la même impassibilité, la même adhésion à l'inévitable qu'en galopant entre Pharsale et Larissa :

Nullo gemitu consensit ad ictum (VIII, 619).

Ses dernières paroles sont un ultime témoignage de sa sagesse (*Ibid.*, 622 sqq.), tant il est demeuré maître de lui :

> Talis custodia Magno
> Mentis erat ; ius hoc animi morientis habebat (*Ibid.*, 635-636).

Mort, il garde sur son visage l'expression d'un héros qui a succombé sans faiblesse (*Ibid.*, 663). Aussi son âme connaît-elle une sorte d'apothéose que le poète a célébrée au début du neuvième livre, puis, fortifiée par son contact avec la divine substance du feu subtil et céleste, elle revient sur terre soutenir le courage de Caton et de Brutus.

Que vaut une telle apologie? A combien de modernes ne paraîtra-t-elle pas dérisoire? Car, enfin, le stoïcisme ne s'y exprime pas seulement par des paradoxes intelligibles à toute conscience délicate, comme « uincere peius erat » (VII, 706) ; il y inspire une singulière dialectique dont les propositions se soutiennent elles-mêmes dans le vide : les destins expliquent la défaite et la fuite, et Pompée, parce qu'il se laisse vaincre et fuit, demeure supérieur aux destins ; ou encore : Pompée est un héros et un sage parce qu'il accepte de fuir, et la fuite ne peut pas le déshonorer pour cette raison même qu'il est un héros et un sage ; la fuite est donnée comme un exemple du stoïcisme et le stoïcisme justifie la fuite. Pour y croire, il fallait admettre toute la doctrine, telle qu'on la trouve dans le *De constantia sapientis*, et tenir fermement que le déshonneur n'atteint pas le sage quoi qu'il subisse, quoi qu'il fasse. C'est ce dont plus d'un était convaincu au temps de Lucain, et, pour ceux que cette défense de Pompée ne convainquait pas, il y avait ce récit habilement ménagé, et ces considérations de démographie et de politique, par où la victoire de César paraissait condamnable, et bienfaisante l'extrême modération de son adversaire. Aussi, plutôt qu'à la rhétorique classique, il convient de comparer la combinaison d'une apologie narrative et d'une justification philosophique avec ces exposés de la doctrine stoïcienne où il était de règle d'employer tour à tour les arguments accessibles aux non-initiés et les raisonnements particuliers à la secte, les *communia* et les *propria*[1].

Au reste, nul besoin d'adhérer au stoïcisme pour croire à la toute-

1. Cf. P. Grimal, *La composition dans les « dialogues » de Sénèque ;* I : *Le De Constantia Sapientis*, *Revue des Études anciennes*, 1949 (LI), p. 246 sq. ; *Sénèque, De Constantia Sapientis, Commentaire*, Paris, Belles-Lettres, 1953 ; cf. Cicéron, *Tusculanes*, IV, 5, 9-10.

puissance de la Fortune, et l'utilisation si étendue qu'en a faite le poète pour tout expliquer n'entre qu'en partie dans la catégorie ésotérique des *propria*. Or, c'est en se rattachant à ce principe dominant que dans l'apologétique du livre VII tout se tient, démographie, histoire de Rome, justice de la cause défendue par Pompée et utilité de son sacrifice, injustice de César et cette fureur qui le ravale aux fonctions d'instrument du destin. Dans cette scène, dans cette journée de tragédie où les deux héros s'affrontent un instant se trouvent mis en jeu toute l'histoire de Rome, passé et avenir, et en outre le sort de l'univers. Grandiose construction et d'une haute valeur esthétique, car, dépassant et débordant l'unité de temps et de lieu, qu'il rappelle pourtant maintes fois pour soutenir ce contraste, Lucain a gagné le droit de se déplacer à sa guise dans la durée et dans l'espace. De plus, traitant un sujet historique et dont le dénouement était trop connu, n'ayant par conséquent aucune possibilité de provoquer l'intérêt par une rhétorique interrogative ou des procédés analogues, il a pu maintenir l'attention en éveil par la complexité des causes qu'il analyse, par son insistance à annoncer l'issue fatale, comme le but de la démonstration qu'il soutenait, en somme par l'apologie elle-même (cf. v. 205-213). Les *Commentaires* de César, par des accumulations d'effets et des enchaînements logiques, par des reprises de procédés et des simplifications systématiques, tendent si droit à la glorification de l'*imperator* qu'on pourrait en figurer la composition par une ligne droite. Dans le livre VII de la *Pharsale*, les considérations historiques et philosophiques s'écartent un moment chacune de la préoccupation centrale qui est l'apologie du vaincu, puis y reviennent toujours. Cette construction littéraire serait mieux figurée par une sphère ; aussi bien ne se referme-t-elle pas sur elle-même? Là réside l'originalité de Lucain. Non qu'il ait cessé, fût-ce dans ses digressions, d'écrire un anti-César ou, si l'on veut, un anti-*Commentaires*.

Les *Commentaires* contiennent un système de César ; des préoccupations constantes et des principes auxquels tout le détail est subordonné pour que tout aboutisse à sa plus grande gloire. L'action de ses légats y fut donc effacée ; le rôle de ses soldats a été mesuré ; jamais la Fortune n'y est reconnue comme la souveraine donneuse de victoires ; tout au plus le récit l'accueille-t-il pour expliquer quelques désastres et difficultés que le mémorialiste prétend imprévisibles. César a ordonné tout son exposé de façon à

faire sentir qu'il remportait ses immenses succès à force d'activité, d'ingéniosité, de science tactique et stratégique, et grâce à la rapidité avec laquelle il faisait exécuter ses plans par son armée. Il ne tient aucunement à poser pour la postérité comme un guerrier, et je crois qu'il aurait confiné dans les postes d'exécutants les officiers que nous respectons comme des « baroudeurs ». Les deux vertus militaires dont il se pare sont le *consilium* et la *celeritas*. D'autre part, il a multiplié dans le *Bellum Ciuile* les exemples de sa générosité envers les adversaires qu'il vainquait, en faisant valoir ce qu'on appela ensuite la *clementia Caesaris*[1]. Or, ce sont les pièces de ce système qui se retrouvent dans le système de Lucain, mais affectées d'un signe contraire. La *Fortuna* gouvernant tout, César n'a plus aucun mérite à vaincre ; on lui a fait déclarer à ses soldats qu'ils remporteront sa victoire ; le plan tactique qu'il a créé, avec le quatrième corps de bataille, a, littéralement, disparu de l'histoire de Pharsale, et la *celeritas*, par une métamorphose qu'on pourrait déjà observer dans d'autres livres (*v. g.* I, 151 ; V, 403 sqq.), est devenue *furor* et *rabies*. Simultanément, la *clementia* n'existe plus, et le grand capitaine, au lieu de diriger, met la main au massacre. Renversement complet ! Mais, à prendre le contrepied d'un système, on ne s'en affranchit pas. L'apologie de Pompée demeure soumise à l'influence des *Commentaires* et le stoïcisme n'intervient que dans le cadre dessiné par le *Bellum Ciuile*.

Pourtant, cette transformation de Pompée en sage stoïcien résulte très probablement d'un travail original de Lucain. Sans doute, l'opposition de la secte au césarisme ou, plus exactement, l'utilisation des doctrines du Portique contre le dictateur n'était pas chose inouïe. Dès l'époque des guerres civiles, Caton avait donné l'exemple et Cicéron formulé la doctrine. Le poète n'a pas eu tort de faire dire au grand orateur que César faisait la guerre au genre humain. A défaut des libelles de propagande qui ont disparu, le *De Officiis* exprimait déjà cette sévère condamnation de César : « ... qui in causa impia, uictoria etiam foediore, non singulorum ciuium bona publicaret, sed uniuersas prouincias regionesque uno calamitatis genere comprehenderet. Itaque, uexatis et perditis exteris nationibus, ad exemplum amissi imperii portari in triumpho Massiliam uidimus... » (II, c. 8). Lucain n'a donc pas inventé

1. *Déformation historique*, p. 283-293.

que l'ambitieux, se montrant l'ennemi non seulement du sénat, mais des provinces, dévasta toute la république, tout l'empire de Rome. Seulement, le traité cicéronien juge aussi sévèrement l'ambition de Pompée qui s'est voulu gendre de César pour mieux parvenir (III, c. 21), et il y a apparence que cette opinion fut et demeura celle des stoïciens si l'on considère que le nom de Pompée n'introduit que bien exceptionnellement chez Sénèque un exemple de vertu civique ou stoïcienne (*Tranquil. an.*, 16, 1), tandis que ce philosophe oppose Caton à Magnus comme à César (*ad Luc.*, 95) et condamne chez le défenseur du sénat son ingratitude envers la patrie (*De ben.*, V, 16-17) et sa mégalomanie (*ad Luc.*, 94, 64). Si un historien des guerres civiles antérieur à Lucain, Tite-Live, Sénèque le Rhéteur, grand-père du poète, ou, tout près de lui, ce Cremutius Cordus dont l'attachement au stoïcisme est bien connu, avait défendu la réputation de Pompée en le donnant comme un modèle de sagesse et de désintéressement, Sénèque le philosophe aurait-il continué à le donner comme un mauvais exemple? Ce qui permet de présumer que le poète a fait œuvre originale en utilisant le stoïcisme pour l'apologie de son héros ; et il s'agit bien d'utilisation, cet exemple paradoxal que donne le fuyard de Pharsale n'enrichissant guère la doctrine. Si habile toutefois qu'il ait été, surtout du point de vue de la dialectique, ce travail aboutit à la création d'un personnage complexe et sans unité.

Un ne veut pas dire immuable et identique du commencement à la fin. La défaite est l'occasion d'une conversion et l'on a pu soutenir avec beaucoup de finesse et de vérité[1] que dans ce changement moral se retrouve l'unité profonde du caractère prêté par Lucain au héros du livre VII. Ce Magnus qui, d'épreuve en épreuve, par les séparations, la défaite et la mort, s'élève jusqu'à une sorte d'apothéose, est semblable à ces hommes de volonté bonne, encore que faible, et que les professeurs de stoïcisme prétendaient diriger spirituellement sur les voies de la perfection. Représentant ainsi le type du *proficiens*, il remplirait dans cette épopée, aussi morale qu'historique, à une place déterminée par la doctrine, entre César, type de l'homme esclave de ses passions, et Caton le sage idéal,

1. Berthe M. Marti, *The meaning of the « Pharsalia »*, *American Journal of Philology*, 1945 (LXVI), p. 367 sqq. ; sur le type du *proficiens*, Sénèque, *ad Luc.*, 75, 8 sqq. — Faut-il penser que la sympathie manifestée par Pompée à Poseidonios (cf. Van Ooteghem, *Pompée le Grand*, p. 176 et 268) rend vraisemblable son stoïcisme?

un rôle exemplaire et nécessaire. Mais n'est-il pas trop naturel que le vaincu de Pharsale apparaisse comme un *proficiens*? Du moment qu'il était imparfait dans sa vie ordinaire et que, dans la fuite et dans la mort, le poète lui donne l'attitude et les sentiments d'un sage, sa carrière prend, par force, le dessin d'une élévation vers l'idéal. Toutefois, parvenu à ce sommet, Magnus y reste-t-il? Ussani, dont Pichon a discuté l'opinion[1], avait remarqué déjà la contradiction entre les deux tableaux que Lucain fait de son personnage, et dans un même moment : à la fin du livre VII, calme et résigné ; furieux, haineux à la fin du livre VIII.

La critique serait-elle excessive, il n'en serait pas moins sûr que cette seconde peinture représente un Pompée effrayé, timide, accablé, preuve passive de la toute-puissance du destin. Le voilà loin de cette ataraxie, de cette *tranquillitas animi* qu'il venait d'atteindre si peu d'heures auparavant. Ce sage est tout au plus du second ordre[2]. A Lesbos, les lamentations de Cornelia lui arrachent des larmes :

> Duri flectuntur pectora Magni,
> Siccaque Thessaliae confudit lumina Lesbos (VIII, 107-108).

Les loisirs, l'*otium* que lui offre la navigation sont pour lui l'occasion de céder à la lassitude et aux soucis (*Ibid.*, 159), et, quand il veut se ressaisir et qu'au conseil de guerre de Syhedra il développe ses projets et laisse voir ses sentiments, il se montre si peu sage et si peu soucieux de ménager sa patrie que Lucain essaie de sauver une apparence de patriotisme : en employant les Parthes dans un regain de guerre civile, l'ancien pacificateur de l'Asie fera s'user cette nation si hostile aux Romains (*Ibid.*, 320 sqq.). Enfin, quand le héros est mort, Lucain n'en fait pas l'éloge comme d'un sage, mais comme d'un grand Romain au passé glorieux (*Ibid.*, 798 sqq.). Objectera-t-on qu'il a fait monter l'âme de Magnus dans les cieux? Voilà le moment de distinguer entre les opinions, on pourrait dire la tendance stoïcienne du poète, qui se manifestent en maint autre passage, et les croyances, le caractère qu'il prête à ses personnages. Parce que le Moyen Age s'imaginait que Trajan était au ciel, faut-il conclure que Trajan était chrétien? Lucain n'a rendu Pompée stoïcien que lorsque la situation où devait figu-

1. Pichon, *Sources de Lucain*, p. 150.
2. Cf. Gauthier, *Magnanimité*, p. 136 et 142.

rer le grand homme risquait de trop l'amoindrir, situation romanesque traitée par goût du pathétique, et devant Cornelia en pleurs on fait prononcer au mari une *consolatio*, situations définies par le *Bellum Ciuile*, la fuite, la mort, et le héros déchu se voit rétabli dans une grandeur morale et spirituelle. L'impression d'un progrès continu du personnage provient plutôt de la continuité du mouvement apologétique ; le poète n'en a pas moins représenté Magnus tantôt comme un parfait stoïcien, tantôt comme un homme éprouvé, et parfois, tout de même, comme le militaire qu'il fut.

Car Pompée fut un militaire, et le demeura jusqu'après la défaite. A travers ces témoignages, parfois accablants, est-ce un malade qu'on aperçoit? un neurasthénique [1] ou un général qui se retire en hâte pour regrouper ses troupes sur la première base d'arrière-front? Supposons un instant que Pompée ait retrouvé au nord du champ de bataille la cavalerie ramenée par Labiénus et les milliers de fantassins qui, en fait, essayèrent de rejoindre Larissa et se rendirent le lendemain seulement, qu'il ait fait mettre la place en état de défense et mobilisé par derrière des habitants de la Macédoine (*B. C.*, 3, 102, 2), fait-il la même figure? Sa véritable fuite ne commence qu'à partir de Larissa ou d'Amphipolis, et l'on doit penser qu'il se sauva lorsque, au lieu des siens, il apprit que l'ennemi arrivait. Le secret de cette dérobade précipitée est dans les manœuvres que le vainqueur exécuta après le combat pour disloquer les restes considérables de l'armée sénatoriale et en capturer l'infanterie, et dans cette exploitation savante, magistrale, du succès, plus encore que dans la bataille, parut le génie de César [2]. C'est précisément ce que Lucain s'est appliqué à dissimuler, à faire oublier en offusquant la vue de ses lecteurs par un atroce massacre.

Quand le début du livre VIII insiste sur le trouble de Pompée et l'incertitude de ses courses par divers chemins, ne convient-il pas de reconnaître sous ce pathétique, sous ce romanesque, un fait de signification stratégique? Étant donné ses plans et l'orientation de la bataille, Pompée pouvait rallier vers Larissa, ou plus au nord, sa cavalerie qui avait fui par une autre vallée et ses fantassins qui auraient dû arriver par la route ou par la montagne. Son trouble serait provenu de sa déception en ne les voyant point venir et il

1. Sur les diverses interprétations de l'abattement de Pompée, de l'antiquité à nos jours, Van Ooteghem, *Pompée le Grand*, p. 624-628.
2. Cf. Michel Rambaud, *Historia*, 1955, Heft 3, p. 366-368.

les aurait cherchés sur différents itinéraires. Pareillement, sous l'émotion qu'il éprouve en voyant l'armée de César changer de route (VII, 337 sqq.), n'y a-t-il pas une déception réelle et de l'inquiétude parce qu'il ne pouvait plus attaquer de flanc ou par l'arrière-garde un ennemi en pleine marche vers Skotoussa? Et le désordre de l'armée de César (*Ibid.*, 329 sqq.)? déformation de Lucain, mais peut-être par grossissement d'une réalité, quelque confusion momentanée de ces légions qui commençaient à faire mouvement vers le nord-est et qui durent aller se ranger en bataille face au nord-ouest.

* * *

Ces indications, qui paraissent dans la *Pharsale* sous une couleur toute morale, peuvent provenir de Tite-Live. En d'autres endroits, il semble qu'on remonte vers cette source historique avec plus de garanties : quand il s'agit, par exemple, du souci qu'eut Pompée d'épargner Rome en formant ses projets stratégiques. Plutarque l'indique très précisément (*Pompée*, 66), et il ne doit pas le tenir d'une de ses sources césariennes. Il y a plus ; car on lit dans la *Periocha* CXI et immédiatement après la mention du combat : « Cicero in castris remansit, uir nihil minus quam ad bella natis... » Dans un résumé si succinct, l'existence d'une mention si expresse implique que le livre CXI de Tite-Live accordait une place importante à Cicéron. Par un transfert et un resserrement qui sont assez dans ses habitudes de composition[1], Lucain a fait passer ce personnage tout politique de la place de Dyrrachium au camp de Thessalie, mais il est légitime de se demander si l'historien n'avait pas mis dans la bouche du célèbre orateur quelque exposé théorique qui, définissant les pouvoirs du généralissime, l'obligea à tenir compte des suggestions de son entourage. Il y a chance que Tite-Live ait transmis ainsi la conception cicéronienne d'un Pompée *rector, gubernator rei publicae*, qui n'était pas pour déplaire à Auguste. D'ailleurs, on remarque chez Plutarque (*Ibid.*, 67) une image analogue à celle de Lucain. Celui-ci aurait fait une image poétique d'une métaphore politique qui figurait chez Tite-Live. En outre,

1. Cf. C. Jullian, *Lucain historien, Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux* (= *Revue des Études anciennes*), 1899, p. 301-317 ; 1900, p. 329-340 ; Clerc, *Massalia*, II, Marseille, 1929, p. 100 et p. 106 sqq.

s'il faut en croire les *Commenta Bernensia*, cet historien reconnaissait un rôle non négligeable à la *Fortuna* parmi les causes et les excuses de la défaite, et il faisait voir que la fatalité mauvaise était entrée dans le destin merveilleux de Magnus avec son épouse Cornelia [1].

De la sorte, il semble qu'on aperçoive à travers l'épopée de Lucain quelques éléments de cette histoire dont Auguste jugeait l'auteur pompéien [2]. Il serait tentant d'y joindre l'oraison funèbre dépourvue du détachement stoïcien qui suit le récit de l'assassinat. Après la mort d'un personnage, Tite-Live introduisait parfois un portrait. Et qu'est-ce qui permet à Baier de nier à priori que la description de Pompée mort ne peut rien être d'autre qu'une imagination poétique [3]?

Pour défendre la mémoire du vaincu, le poète ne trouva pas chez les historiens de bonnes raisons militaires. Pollion, qui eût pu démentir César, ne l'a pas fait, et pour des raisons politiques évidentes [4]. Quant aux mémorialistes anticésariens, Tanusius Geminus, Actorius Naso, Ampius Balbus, Labienus, il est à présumer que, si l'un d'eux avait donné une explication militaire de la défaite, elle aurait été recueillie. Quand Lucain veut répondre aux *Commentaires*, il recourt à Tite-Live, chez qui il trouve quelques excuses, mais toutes morales, et des données d'ordre militaire, mais qui n'avaient pas été organisées en explication cohérente. Assurément, les livres CXI et CXII sont la source du septième et du huitième livre de la *Pharsale ;* le *Bellum Ciuile* ne l'est pas, mais il est beaucoup davantage. D'abord, il a imposé une manière de voir dans toute la tradition historique, même celle qui lui fut, politiquement, opposée ; ensuite, cet ouvrage de propagande exige une réponse et, en provoquant la négation, il détermine les répliques

1. *Commenta Bernensia* (éd. Usener, Leipzig, 1869) sur Lucain, *Phars.*, VIII, 91 : « Hunc locum poeta de Liuio tulit, qui Corneliam dicit dixisse Pompeio : « Vicit, Magne, felicitatem « tuam mea fortuna ; quid enim ex funesta Crassorum domo recipiebas nisi ut minueretur « magnitudo tua? » Cité par R. T. Bruère, *Classical Philology*, 1951 (XLVI), p. 232, n. 7, qui compare avec Plutarque, *Pompée*, 74.

2. Tacite, *Ann.*, IV, 34.

3. *Phars.*, VIII, 663 sqq. ; Baier, p. 45. Le « fatentur » du vers 666 rappelle assez la manière dont l'historien cite ses sources.

4. Pollion disposé à critiquer les *Commentaires*, probablement le *Bellum Ciuile*, Suétone, *Diuus Iulius*, 56, 4 ; Pollion source de la *Pharsale*, à notre avis par l'intermédiaire de Tite-Live ; pour l'orientation de l'armée (*Phars.*, VII, 214-217), Michel Rambaud, *Historia*, 1955, Heft 3, p. 357, n. 1 ; pour le tir, Peter, *Historicorum Romanorum Reliquiae*, t. II, p. LXXXXI.

et les démentis qui viennent, en outre, se couler dans le cadre qu'il constitue. C'est pourquoi, à qui voulait réfuter le récit césarien, il ne restait que la morale.

Rencontrant dans une histoire déformée par cette influence du *Bellum Ciuile* deux séries de natures différentes, mêlées et combinées, des données de fait et des thèmes de propagande, Lucain n'a pas pu retracer les faits autrement, mais il a retourné les thèmes. D'où ce système anticésarien qu'il organise et traite d'après sa mentalité, en utilisant la philosophie dont il est imbu et qui est en vogue à son époque. Le Pompée qu'il crée n'est pas un authentique *exemplum* stoïcien, mais il figure l'opposition du stoïcisme au césarisme, avec sa véhémence, avec sa rigueur, avec son inefficacité ; son manque d'à-propos du moins, car en propagande comme à la guerre la violence importe moins que le choix du point attaqué. Seulement, il y avait l'antithèse établie par César entre sa supériorité et l'infériorité toujours plus visible de son adversaire malheureux, et de ce système le poète n'a réussi à s'évader qu'en transposant à force de dialectique les données de l'histoire sur le plan de la morale. Morale donc, philosophie, idéal, dialectique et psychologie apparaissent dans cette narration apologétique lorsqu'il faut transformer les faits et se tirer d'embarras. Telle pourrait être la fonction qu'ont à remplir dans l'historiographie ces beautés abstraites ; elles déforment à leur manière honnête le passé plus qu'elles ne le représentent. En défendant la gloire de Pompée au bénéfice de l'anticésarisme, le poète a donné au grand homme une physionomie romanesque et stoïque, étrangère probablement à sa véritable personnalité. Un excès a engendré un excès contraire. De même qu'à l'intérieur d'un système César se glorifie en abaissant Pompée ou qu'on relève Pompée en avilissant César et qu'une déformation entraîne une déformation corollaire, de même l'exposé tendancieux de César a exercé une influence sur l'exposé tendancieux de Lucain. La dernière déformation historique est, par contradiction, la conséquence de la précédente. Le livre VII de la *Pharsale* permet d'observer la déformation compensatrice.

Michel RAMBAUD.